

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection](#)[1853 \(4 mars - 31 décembre\) : La Russie face à l'Europe](#)[Item](#)[Val-Richer, Jeudi 3 novembre 1853, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Val-Richer, Jeudi 3 novembre 1853, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Conversation](#), [Diplomatie](#), [Europe](#), [Guerre de Crimée \(1853-1856\)](#), [Histoire \(France\)](#), [Louis-Philippe 1er](#), [Nicolas I \(1796-1855 ; empereur de Russie\)](#), [Politique \(Analyse\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Russie\)](#), [Politique \(Turquie\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1853-11-03

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote 3643, AN63 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 16

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer 3 Novembre 1853

Je suis décidé à croire que votre Empereur ne veut pas la guerre, et par conséquent à croire qu'il saisira la première occasion de sortir d'un mauvais pas qui mène à la

guerre à la guerre révolutionnaire générale, au chaos Européen.

Si malgré cette perspective, vous aviez votre parti pris de pousser la botte à fond et de jeter bas l'Empire Ottoman pour mettre la main sur les gros morceaux, je comprendrais l'obstination et je n'aurais rien à dire, sinon que le moment est mal choisi pour un si grand coup. Mais je suis convaincu que vous ne voulez pas porter ce coup et alors je ne comprendrais pas que vous ne missiez pas fin, le plutôt possible, à la situation actuelle. Vous n'avez qu'à y perdre. Vous y avez déjà pas mal perdu ; vous y avez perdu votre grand caractère de pacificateur général, de conservateur suprême de l'ordre Européen ; vous avez reveillé les méfiances des autres puissances ; vous vous êtes séparés de l'Angleterre ; vous l'avez unie à la France ; vous avez placé votre plus sûr allié, l'Autriche, dans la situation la plus périlleuse. Vous avez fait autre chose encore ; vous avez fourni à la Turquie une nouvelle occasion de s'établir dans le droit public Européen.

Taxezi moi de rancune si vous voulez ; mais ce fût là, en 1840, votre faute capitale, pour isoler, pour affaiblir le gouvernement du Roi Louis Philippe, vous avez alors mis de côté votre politique traditionnelle qui était de traiter les affaires de Turquie pour votre propre compte, à vous seuls sans concert avec personne, vous avez vous-mêmes porté ces affaires à Londres par le traité du 15 Juillet 1840 vous en avez fait de vos propres mains, l'affaire commune de l'Europe. Vous avez été obligés l'année suivante, de faire encore un pas dans cette voie, et la convention des détroits du 13 Juillet 1841, et, de votre aveu, confirmée, pour la Turquie, l'intervention et le concert de l'Europe. Ce n'est pas là, je pense, ce qui vous convient toujours et au fond, et vous deviez être pressés de rentrer avec la Turquie dans vos habitudes de tête à tête. L'affaire des Lieux Saints vous en fournissait, il y a quelques mois une bonne occasion ; après y avoir essuyé, par surprise, à ce qu'il paraît un petit échec, vous y aviez repris vos avantages ; vous l'aviez réglée comme il vous convenait, sans vous brouiller avec la France, et de façon à être fort approuver de l'Angleterre. Pourquoi n'en êtes vous pas restés là ? Tout ce que vous avez fait depuis vous a mal réussi, vous avez eu l'air de vouloir plus que vous ne disiez ; vous n'avez pas fait ce que vous vouliez ; vous vous êtes bientôt trouvés engagés plus avant que vous ne vouliez ; vous avez rallié l'Europe contre vous et jeté la Turquie dans les bras de l'Europe. Pourquoi ? Encore un coup, je ne le comprends pas. Je ne le comprendrais que si je vous croyais décidés à jouer, en ce moment, la grande et dernière partie de cette question, et à mettre, à tout risque, la main sur Constantinople. Et comme je ne crois pas cela, je persiste à penser qu'une seule chose vous importe ; c'est de mettre fin promptement à une situation qui a le triple effet de vous isoler en Europe, d'unir l'Europe contre vous et de placer de plus en plus la Turquie sous la sauvegarde du concert Européen. Vous pouvez sortir de ce mauvais pas, sinon sans quelque déplaisir momentané, du moins sans aucun inconvénient sérieux pour votre politique nationale, et son avenir ; la géographie et le cours naturel des choses vous donnent, dans la question Turque, des forces et des avantages que rien ne peut vous enlever. Pourquoi susciter contre soi un orage quand il suffit de laisser couler l'eau ? Adieu.

J'en dirais bien plus si nous causions. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Jeudi 3 novembre 1853, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1853-11-03

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 25/02/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/4957>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettre 3 Novembre 1853

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 03/10/2022 Dernière modification le 18/01/2024

3643
Vat Archiv 3 November 1853

Je suis de l'idée d'croire que
Votre Empereur ne veut pas la guerre, et
pas conséquent à croire qu'il sait sur la prochaine
occasion de sortir d'un mauvais pas qui
mène à la guerre, à la guerre des révolutionnaires
généraux, au chaos européen. Si, malgré cette
perspective, vous aviez votre parti pris de
pousser la balle à fond et de jeter bas l'empire
Ottoman pour mettre la main sur les gros
quorriques, je comprendrais l'obstination, et
je n'aurais rien à dire. Sachez que le moment
est mal choisi pour un si grand coup. Mais
je suis convaincu que vous ne vouliez pas
porter ce coup, et alors, je ne comprendrai
pas, que vous ne réussirez pas fin, le résultat
possible, à la situation actuelle. Vous
n'avez qu'à y perdre. Vous y avez déjà pas
mal perdu : vous y avez perdu votre grand
caractère de pacificateurs généraux, de
conservateurs suprêmes de l'ordre européen ;
vous avez réveillé les méfiances des
autres, l'opposition ; vous vous êtes séparé,

de l'Angleterre ; vous, l'avez mise à la France ; vous avez placé votre plus sûre allié, l'Autriche, dans la situation la plus préoccupante. Vous avez fait autre chose encore ; vous avez fourni à la Turquie une nouvelle occasion de s'établir dans le droit public européen. Tenez moi de l'ancienne, si vous voulez ; mais ce fut là, en 1840, votre faute capitale ; pour isoler, pour affaiblir le gouvernement du Roi Louis-Philippe, vous avez alors mis de côté notre politique traditionnelle qui était de traiter les affaires de Turquie pour notre propre compte, à nous seuls. Jam concord avec personne ; vous avez vous-même, porté ces affaires, à Londres ; par le traité du 15 Juillet 1840, vous m'avez fait, de vos propres mains, l'affaire commune de l'Europe. Vous avez été obligé, l'année suivante, de faire encore un pas dans cette voie, et la Convention des Détroits, du 10 Juillet 1841, & de votre avis, confirme, pour la Turquie, l'intervention en la cause de l'Europe. Ce n'est pas là, je pense, ce qui vous convient toujours et au fond, et vous deviez être prêts de renoncer, avec la

Turquie, dans la
des deux. Mais
quelque, moi, j'
avais obtenu,
en petit-chose
vous l'avez ac-
tenu. Nous avons
façon à être
Pourquoi n'en
ce que nous av-
ons aussi ; nous
que nous ne de-
que nous nous
trouver, enga-
gant, vous
vous et j'ill-
l'Europe. Pour
le comprendre,
que si je vis
le moment, l'
de cette ques-
tions, la me-
Et comme je ne
peux pas
côté de mettan-

France ;
Autriche,
vous avez
envi à la
Stable
moi de
lui faire, en
cela, pour
l'ouvrir
à Notre
propre
avie
posté au
du 15 Juillet
1811,
Europe.
vous
vous
de la

Surquie, dans vos habitudes, de l'être à l'être. L'affaire
des îles cyp. Sainte vous en fournit tout, il y a
quelque, moi, une bonne occasion, après, y
avoir assuré, pas surprise, à ce qu'il paraît,
un petit chose, vous y aviez repris vos avantages,
vous l'aviez réglé comme il vous convenait,
sans vous troubiller avec la France, et de
façon à être fort approuvé de l'Angleterre.
Pourquoi n'en êtes vous pas resté là ? Tout
ce que vous avez fait depuis, vous a mal
rendu ; vous avez eu l'air de vouloir plus
que nous ne disions ; vous n'avez pas fait ce
que vous vouliez ; vous, vous être bientôt
trouvé engagé quelles, avant que nous ne
voulions, vous avez malice l'Europe contre
vous et fait la Turquie dans le bras de
l'Europe. Pourquoi ? Encore un coup, je ne
le comprends pas. Je ne le comprends pas
que si je vous avais déclaré à jouer, au
moment, la grande et dernière partie
de cette question, et à mettre, à tout
risque, la main sur Constantinople ?
Et comme je ne crois pas cela, je persiste à
penser qu'une seule chose vous importe ;
c'est de mettre fin promptement à une

Situation qui a le triple effet de nous isoler
en Europe, d'envier l'Europe contre nous, et
de plaire de plus en plus la Turquie sous la
sauvegarde du concert européen. Nous pouvons
sortir de ce mauvais pas, Simon sans quelque
déplaisir momentané, du moins sans aucun
inconvénient sérieux pour votre politique
nationale et son avenir; la géographie
et le cours naturel des choses nous donnent
dans la question Turque, de fortes et de
avantages que rien ne peut nous enlever.
Pourquoi succéder contre soi son orage
quand il suffit de laisser couler l'eau?

Adm. J'en disais bien plus si nous
laissions.

